



CONTACT : CATHERINE DISDIER

catherine.disdier@reycom.org - www.philippebalin.com

VOIR AUTREMENT

Comment trouver sa place dans ce monde difficile et complexe, dont l'avenir paraît parfois inquiétant ?

Philippe Balin, qui a perdu la vue à quatorze ans, apporte sa pierre à ce débat. Ingénieur féru de sciences humaines, adepte du dalaï-lama, amateur de sports à sensation, ce père de deux enfants donne à travers un parcours riche de rencontres et de pays sillonnés avec son fidèle chien guide, une vision décapante et pleine d'espoir de la condition humaine.

Il répond aussi avec franchise et humour à toutes les questions qu'on se pose sur les aveugles sans jamais oser leur demander : comment font-ils pour cuisiner, s'habiller avec goût, surfer sur Internet, séduire les filles, devenir vice-président d'une grande entreprise ?

Voir le monde autrement et partager cette vision avec tous : telle est l'ambition de ce livre optimiste mais réaliste, à lire les yeux fermés. Outre un grand bol d'énergie, le lecteur y puisera également la conviction que toute difficulté surmontée rend plus fort.

Après une brillante carrière en informatique et en télécommunications, Philippe Balin s'est engagé dans le développement durable. Il est à l'origine du premier micro-ordinateur pour non-voyants et de l'accessibilité des personnes handicapées aux téléphones mobiles.

UNE JUSTE CAUSE

S'adapter à un monde contemporain fluctuant et parfois dangereux est un jeu difficile, aussi bien pour les individus que pour les entreprises. Que dire alors des personnes souffrant d'un handicap qui nécessite une lutte de tous les instants, dès le premier jour ? Pour Philippe Balin, au lieu de plomber une existence, celui-ci peut devenir un stimulant formidable dès lors que ceux qui en souffrent ont la volonté de surmonter leurs difficultés. Il est alors un facteur de créativité qui s'avère bénéfique. Philippe Balin illustre son propos par sa propre réussite. Il semble s'être construit autour de la nécessité de revendiquer sa part de plaisir, de joie et de larmes, ni plus, ni moins que les autres, et à commencer par celle qui résulte du fait d'avoir trouvé sa place parmi une communauté humaine. Pour lui, la vie ne vaut d'être vécue que sur la base de cette égalité vitale qui permet de trouver sa propre voie.

Sa vie, justement, est un parfait exemple de cette lutte salutaire : handicapé visuel dès l'âge de 4 ans, puis aveugle à 14, il s'est battu pour suivre des études dans les mêmes établissements que ceux de ses camarades voyants car, rappelle-t-il, si les handicapés bénéficient d'institutions spécialisées, celles-ci ne peuvent en aucune façon leur garantir qu'ils occuperont la place correspondant à leurs attentes. À l'instar des études de droit « qui mènent à tout, à condition d'en sortir », il faut impérativement quitter les écoles pour sourds ou aveugles sous peine d'y rester enfermé. Hélas, c'est là que les vrais problèmes commencent !

Et de fait, Philippe Balin a surmonté les obstacles et il a réussi dans une voie que beaucoup trouvent inaccessible. Il est devenu ingénieur, ou un « génieur », comme il le raconte, non pas pour se laisser couler dans le moule envié des directeurs d'entreprises et des nantis de nos sociétés marquées au sceau de la technologie, mais pour voir la possibilité de créer et d'apporter à ses contemporains un peu de ce génie qui résout les problèmes de tous les jours. Et, s'il a effectivement dirigé de grandes entreprises françaises, ce n'est pas plus le fait d'un aménagement particulier qui favoriserait les handicapés, que celui d'un don extraordinaire qui relèverait de la magie ou de l'exception.

Non, en guise de piolet, Philippe Balin n'avait dans sa course pour atteindre les sommets que sa détermination, et sans doute aussi une certaine idée de la réussite, une réussite qu'il reconnaît volontiers devoir à l'excellence conjugée de ses collaborateurs. Car Philippe Balin est de la trempe des grands chefs d'orchestre, de ceux qui galvanisent les équipes pour donner le meilleur. Illustration vivante du dépassement presque obsessionnel de la limite, Philippe Balin n'a qu'un credo d'égalité et de fraternité : il n'y a ni privilège, ni interdiction susceptible d'empêcher de faire ce que d'autres font. L'évidence n'est qu'apparente car, en dépit de ce précepte républicain, il lui a sans cesse été nécessaire d'éviter de se trouver enfermé dans le statut d'handicapé, un piège incessamment renouvelé et présent à toutes les échelles de la société.

Oui, chacun est à sa place dans une entreprise qui se respecte, mais cette culture de l'efficacité à peine adoucie de bonne conscience et de charité, nous conduit à figer l'ordre social dans une hiérarchie rigide. La solution se transforme en une

tare lorsque la principale préoccupation des employés est de faire « comme tout le monde », et surtout, uniquement ce que l'on attend d'eux ! Tous s'habillent et pensent de la même façon de peur de sortir d'un cadre assigné.

Or, dès le plus jeune âge, Philippe Balin expérimentait cet ordre social réducteur et cultivait sa différence. Il en a fait une richesse, qu'il a mise tout à la fois au service des entreprises qui ont eu la chance de l'employer tout en cherchant à améliorer son propre sort, et par là même, celui des personnes handicapées.

Son message d'engagement dépasse cependant le strict cadre du handicap car, au-delà de cette juste cause, il y a celle de tous ceux, hommes ou femmes, riches ou pauvres, blancs ou noirs, bien-portants ou malades, qui paient pour leur différence et peinent à trouver leur place dans ce monde difficile et complexe. Pour tous ceux-là, la lecture de l'ouvrage de Philippe Balin sera l'occasion de faire un salutaire plein d'énergie et de renforcer sa propre détermination afin de sauter les barrières que la société toute entière place devant eux et qui paraissent souvent bien artificielles et futiles aux yeux d'un non voyant.



Philippe Balin

ENST (Ecole Nationale Supérieure
des Télécommunications de Paris)
Licence de Psychologie
Maîtrise de sociologie
ANGLAIS courant

Formations complémentaires en 2005 :
Normes Environnementales ISO 14001
Certifié auditeur SA 8000
Cession principale du Collège des Hautes Études
en Environnement et Développement Durable :
CHEE & DD : (Central Paris, INA-PG, ESCP-EAP)

parcours professionnel

2005-2007

Depuis Janvier 2007 Directeur en charge de la Gouvernance des relations professionnelles système d'informations au sein de la DSI groupe

Octobre 2005 à Décembre 2006 Chargé de Mission sous l'autorité hiérarchique du Senior Vice-Président Relations Humaines ;

Accessibilité des médias du groupe aux personnes handicapées, tous types de handicaps et approfondissement de la connaissance du groupe.

1998-2003 **Société Internationale de Télécommunications Aéronautiques** (2,5 milliards USD)

2002 à 2003 Vice Président Sector Solutions

Responsable du secteur des Compagnies Aériennes (CA : 950 millions USD)

★ Développement du portefeuille de produits et de services ;

★ Etudes de marché, recensement des besoins à court et moyen terme, analyse de la concurrence ;

★ Organisation et coordination des campagnes de marketing et de promotions commerciales ;

★ Proposition aux unités de développement des améliorations à apporter aux produits ou services existants ou des nouveaux produits et services à développer pour accroître le revenu et la part de marché dans le secteur ;

★ Mesure pour chacun des produits de la performance et du taux de pénétration dans le marché ;

★ Proposition de développements stratégiques (acquisitions, partenariats ou développements internes)

pour des types de clients pour lesquels les parts de marché actuelles sont faibles ;

Réalisation d'un portefeuille de produits et de services pour les compagnies aériennes bas coût avec un plan d'affaires de 80 millions USD de revenus additionnels et un retour sur investissement inférieur à trois ans.

Responsable de l'animation du secteur de l'aviation et de celui des Gouvernements.

2000-2002 Directeur Général France

Chiffre d'affaires : 70 millions USD.

Augmentation annuelle de 15% du chiffre d'affaires pendant cette période.

1999-2000 Vice Président Network Services and Technology

Responsable mondial de l'ensemble des ressources avant vente technique ;

100 personnes. Chiffre d'affaires : 1,4 milliard USD

Définition des évolutions des produits/solutions/services réseau afin d'accroître les revenus dans ce domaine.

Réalisation d'une formation à l'expertise des technologies de l'Internet, au design et au support commercial de solutions complexes pour l'ensemble des techniciens.

1998 Conseiller technologique du Président

Identification de toutes les nouvelles technologies permettant de générer des revenus supplémentaires ;

Suivi en particulier des technologies de l'Internet.

Recommandation de la technologie à utiliser pour le cœur du réseau voix/données haut débit.



1979-1998 **Air France**

1995-1998 Directeur des Télécommunications

150 personnes. Budget annuel : 400 millions F ;

Le périmètre couvre les activités voix/données, réseaux, autocom, systèmes de distribution d'appels, réseaux locaux et postes de travail, pour les tâches aussi bien d'engineering que d'opérations.

Dans cette fonction, de 95 à 97, Directeur Général de l'activité opérateur de Télécommunications d'Air France

Création d'une unité d'affaires spécifique à cette activité ;

Revenu annuel : 200 millions F avec une marge de 15% ;

Externalisation du réseau de télécommunications d'Air France lui permettant de diminuer ses coûts tout en réalisant un gain important.

1992-1994 Directeur des Etudes de Télécommunications

30 personnes ;

Responsable des études dans les domaines : réseaux de données longue distance, réseaux locaux, postes de travail, services voix, systèmes radio et systèmes vidéo.

1988-1991 Directeur de la division des Etudes, réseaux de données et autocom

Création du réseau de Télécommunications privatif d'Air France, X25, Frame Relay, ATM, services voix ; 40 000 terminaux, 200 points de présence dans le monde.

1982-1987 Directeur de projet

Renouvellement du réseau de télécommunication de données ;

Alphatel : serveur Videotex pour le grand public et les agences de voyage.

1979-1981 Chargé de mission

Membre d'un groupe de réflexion sur la bureautique qui a conduit à la création d'un infocentre ;

Responsable de l'analyse fonctionnelle pour un projet informatique d'automatisation des statistiques commerciales, réalisation de l'analyse fonctionnelle des statistiques tarifaires.

autres activités professionnelles

Autorité de Régulation des Télécommunications : membre de la Commission Consultative des Radiocommunications.

Institut FREDERIK R. BULL : administrateur de l'Institut dont l'objectif principal est d'analyser les impacts des techniques de l'informatique et des télécommunications sur l'homme.

Conception et promotion d'un système logiciel permettant aux non-voyants d'accéder à la micro informatique de type PC.

Charger de mission par l'ART pour l'accessibilité de la téléphonie mobile aux handicapés, qui a conduit à un rapport très largement diffusé, à des actions concrètes menées par les opérateurs et à une obligation légale dans le renouvellement des licences GSM.

Président de l'Ecole de Chiens Guides pour Aveugles et Malvoyants de Paris et de la Région Parisienne : budget : 1,4 million d'euros, 19 salariés.

loisirs

Canoë en rivière d'eau vive (sélectionné au Championnat de France 1986).

Planche à voile. Ski surf. Escalade.

Pianiste dans un groupe de jazz.

SOMMAIRE

- § 1 Ma vie commence à dix-sept ans
- § 2 J'aurais voulu être un ... génieur
- § 3 Vol de nuit
- § 4 Le blues du vice-président
- § 5 Femmes, je vous aime !
- § 6 Le regard déchiré
- § 7 Il y a une vie après l'amour
- § 8 Ni chien ni maître
- § 9 Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur la vie quotidienne d'un aveugle sans jamais oser le demander
- § 10 Le handicap numérique
- § 11 Handi-fun
- § 12 Aux frontières de l'invisible

LES THÈMES ABORDÉS

- L'intégration scolaire : bienfaits et difficultés ; propositions et recommandations (chapitres 1 et 2)
- L'intégration professionnelle par l'exemple (chapitres 3 et 4)
- L'impact du handicap sur les relations amoureuses, la vie de couple, les enfants (chapitres 5, 6 et 7)
- L'autonomie du déplacement, l'apport du chien-guide (chapitre 8)
- Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le quotidien d'un aveugle sans jamais oser le demander (chapitres 9 et 10)
- Les technologies nouvelles comme moyen de pallier le handicap (chapitres 4, 9 et 10)
- La pratique d'activités sportives perçues comme interdites (chapitre 11)
- Développement personnel et spiritualité : comment transformer son handicap en compétence (chapitre 12)

PRÉFACE

Comme toujours ce sont ceux qui souffrent de handicap qui, parce qu'ils sont obligés d'aller aux limites, nous amènent aux nôtres et nous font progresser dans la compréhension des dits « normaux ». Dans le flux des humains, ce sont ceux qui sont en contact avec les berges, à la marge, qui font avancer le monde. Ceux qui n'ont pas la force de se tenir à cette interface où tout est plus difficile, tombent dans la marginalité et sont balayés par le mouvement de la société qui les ignore. Le handicap, quel qu'il soit, place celui qui en est affecté à la marge, ce qui pour nous va de soi l'oblige à une réflexion sur l'autre, sur lui-même, sur ses capacités et ses déficits et les moyens de les dépasser qui, s'il en a la force, fait de lui un guide pour les autres. C'est comme cela que

je lis le livre de Philippe Balin. Je connais l'homme depuis des années, je l'ai vu évoluer, chercher son chemin avec rage et détermination avant d'aborder des rivages plus sereins, je sais la valeur de sa parole et la véracité de son témoignage. Outre la fascination qui s'empare du lecteur à la lecture de ce parcours étonnant, on y trouvera une source d'espoir pour tout être humain dit normal, c'est-à-dire handicapé par son lourd besoin d'aimer et d'être aimé. En chemin, on y découvre des trésors de confiance dans les capacités de l'être humain qui se cherche sans se laisser égarer par les épreuves. Il y a beaucoup à apprendre en s'embarquant avec Philippe dans ce voyage vers la légèreté.

Catherine Dolto, le 11 mai 2008

PREMIÈRE EMBAUCHE

Mon embauche par la compagnie aérienne suivit un chemin atypique dès le premier entretien, puisque je fus reçu d'emblée par le directeur du recrutement. Ce dernier ne me posa aucune question sur mes capacités intellectuelles, soucieux qu'il était surtout d'évaluer mon degré d'autonomie. Il voulait savoir comment je me débrouillais seul, si je faisais la cuisine moi-même, quels moyens j'utilisais pour me déplacer, etc. Je répondais sans détour car on peut me poser n'importe quelle question de ce genre : aucune ne me gêne, aucune ne me désarçonne, bien au contraire. J'apprécie moins qu'on n'ose pas m'en poser, et encore moins qu'on y réponde à ma place. D'ailleurs, si personne ne met le sujet sur le tapis, j'en prends moi-même l'initiative, plutôt que de laisser les gens s'en tenir aux idées reçues ou imaginer des choses fantaisistes.

De plus, je trouvais cette investigation entièrement justifiée. La question des compétences techniques ne se posait pas vraiment, puisque mon diplôme fraîchement acquis était censé les attester. Mais un ingénieur n'est pas seulement une tête pensante. Il doit aussi savoir s'intégrer dans une équipe, dans un projet, dans un environnement. Les questions de mon interlocuteur étaient pertinentes : elles lui permettaient de mesurer mon niveau d'intégration dans le monde ordinaire, et l'aidaient à en déduire ce qu'il serait dans l'entreprise.

La deuxième étape fut l'entretien psychologique et la suivante une conversation avec trois cadres supérieurs de l'entreprise. Je ne me souviens guère de ces deux épreuves-là, sinon que je les

passai avec succès. J'étais donc plutôt optimiste, tout en craignant que ma particularité provoque de trop longs débats internes et compromette les autres pistes qui s'offraient à moi. Aussi me permis-je d'appeler le sous-directeur du personnel de la compagnie et de lui expliquer qu'une autre entreprise était en attente de ma réponse. Un peu surpris de cet aplomb, il ne me répondit ni oui ni non, mais me rappela 48 heures plus tard pour m'annoncer que ma candidature était retenue. C'est à ce moment que les ennuis commencèrent...

Je pensais en effet avoir franchi la ligne d'arrivée quand, quelques jours après la visite médicale, la médecine du travail ne trouva rien de mieux que de s'opposer à mon recrutement. D'après elle, un aveugle pouvait se révéler dangereux. Dans les couloirs, il pouvait percuter ou renverser quelqu'un. Dans les pièces communes, il pouvait heurter une photocopieuse ou embrasser une plante verte. Dans les escaliers, il pouvait tomber et entraîner un collègue dans sa chute. Et cætera, et cætera : je fais grâce au lecteur de l'inventaire à la Prévert qui démontrait ma dangerosité. Sur cette base, les médecins émirent un avis négatif, considérant que l'entreprise ne pouvait prendre un risque pareil.

En principe, on ne s'opposait pas à une recommandation de la médecine du travail (ce n'est plus vrai, pour ce qui concerne les handicapés, depuis la loi du 11 février 2005). Mais Pierre Giraudet, le président d'alors, a pris une décision courageuse : il est passé outre.

P. 72

VOYAGE À CUBA

Le soir, nous traînions dans les bars à touristes. C'était l'heure du soleil couchant et des bus remplis d'Allemands. La musique coulait à flot, tout comme le rhum que l'on offrait à ceux qui en jouaient. Après le concert, ces derniers rejoignaient spontanément notre tablée atypique, dont ils appréciaient l'enthousiasme bruyant et la bouteille jamais vide.

Les femmes que nous croisions nous suppliaient parfois de les ramener en France. Pour être honnête, elles suppliaient surtout Jean... Car leur désir d'évasion s'émoussait quelque peu à l'idée de l'assouvir avec un handicapé, fût-il originaire d'un pays dit riche. De retour à Paris, nous reçûmes des missives enflammées provenant de leurs amies, à qui elles avaient communiqué nos adresses. Ces lettres, composées de phrases toutes faites (« J'ai entendu parler de toi », « J'aime voyager »,...), dépourvues de photos (chères et réservées à ceux qui donnaient suite), étaient autant de bouteilles lancées à la mer, qu'elles voyaient rarement revenir.

En revanche, je n'eus à me plaindre d'aucune discrimination lorsqu'à la sortie d'un bar de La Havane, où nous étions retournés à l'approche du départ, deux prostituées se saisirent sans sommation de nos virilités respectives. Peu importe le client, du moment qu'il paie ! Les filles étaient si jeunes et si belles que Jean et moi eûmes un moment d'hésitation. En tant que handicapé, spontanément solidaire de ceux que la société met de côté, je m'imaginai mal me comporter comme le premier touriste sexuel venu. En tant qu'homme vivant une période d'abstinence, c'était une autre histoire... L'ange et le démon qui veillent sur moi se livrèrent un combat dont l'issue resta quelques instants incertaine. Finalement, nous donnâmes aux demoiselles le prix de la passe, sans la passe. L'ange l'avait emporté, sans doute parce qu'il sut prendre au moment opportun les traits de ma progéniture.

BALADE À NEW-YORK

Mais là... si tôt et en compagnie de Iago... j'eus une illumination soudaine. Et si nous faisons le grand saut ? Et si nous plongeons ensemble dans la foule ? Et si nous arpentons sans complexes les abords des deux cents théâtres avoisinants ? Cette idée était suffisamment folle pour que je l'ausculte avec le plus grand sérieux.

Il me fallut d'abord en mesurer le risque. Bien que l'Américain moyen soit plutôt serviable, je préférerais m'assurer que Iago saurait retrouver son chemin au cas où je perdrais le mien. Pour cela je sortis avec lui, pris la direction de la 7^e Avenue, tournai deux fois de suite à droite, marchai pendant une minute, m'arrêtai et lançai : « Iago, hôtel ! » Sans la moindre hésitation, mon brave chien me ramena au 226 de la 52^e rue. À mon tour, je cessai d'hésiter : ce soir serait le grand soir, celui de la Liberté avec un grand L, dans le pays qui, à tort ou à raison, s'en est fait le chantre.

Cette fois-ci je poussai jusque la 7^e Avenue, direction downtown, m'abandonnant sans résistance à la fougue de Iago, me laissant étourdir par les sons mêlés de la foule, des klaxons et des haut-parleurs, aveugler par les néons géants que je me représentais sans effort. Je n'avais même pas l'impression de marcher. Je conduisais une Cadillac et la radio passait Gene Kelly, Bill Haley et les Beach Boys. Comme le héros de « La rose pourpre du Caire », j'étais passé de l'autre côté de l'écran. J'y croisai Vincente Minnelli, James Dean et les héros boutonneux d'« American Graffiti ». Je chantais sous la pluie qu'il n'y avait pas. J'étais chef de la bande rivale d'une bande qui n'existait pas, et dont je séduisais la petite amie du chef qui n'existait pas. Je me faisais mon Hollywood, mon petit Broadway à moi. J'étais en Amérique et entendais bien en incarner le rêve à mon tour. J'avancerais si crânement que personne ne voyait que je ne voyais pas. Je défiais l'Empire State Building, le pont de Brooklyn et la statue de la Liberté tout à la fois. Je déboulais dans Times Square nez au vent. Je jubilais.

Un obstacle, pourtant, me dégrisa d'un coup. Entraîné par mon élan, je n'avais pas apprécié à sa juste mesure l'écart brutal que Iago fit aux environs de la 49^e rue. C'était une de ces barricades sur lesquelles on peut lire « *Police line do not cross* »... à condition de voir ! À deux doigts de franchir la ligne jaune, je me repris in extremis. Je résolus alors d'être prudent, d'autant que la foule se faisait dense et oppressante, constamment ali-

mentée par les représentations qui, une à une, touchaient à leur fin. Bien m'en prit car un petit muret inattendu, annonçant la station de métro toute proche, se dressa encore devant moi tel un ultime défi.

La suite fut fluide et enivrante. Arrivé à Times Square, j'y fis une halte pour me laisser porter par la ferveur ambiante. Les flux de passants ne cessaient de s'entrecroiser, me ballottant sans me bousculer. Les enfants piaillaient, impatients d'atteindre le Toys'R'Us et sa grande roue, ravis d'avoir vu et entendu le Roi Lion de si près. Une liesse contagieuse emplissait l'air et en faisait oublier la pollution. Iago et moi étions émus et étourdis. Nous laissâmes ainsi dix bonnes minutes passer, avant de nous engouffrer dans la 44^e rue.

Il semblait s'y trouver encore plus de théâtres qu'ailleurs. La foule devenant opaque et Iago assoiffé, j'entrepris de faire une halte dans un bar spécialisé en cocktails. Je me commandai une Margherita, ainsi qu'une coupelle d'eau bien pleine pour mon chien. La boisson alcoolisée m'étourdit légèrement, juste ce qu'il fallait pour ajouter à la félicité sans enlever à la lucidité. Les batteries ainsi rechargées, nous reprîmes la route vers la 8^e Avenue et obliquâmes vers le Nord.

Après avoir parcouru une centaine de mètres, un type me héla sur un ton plutôt affable, ne suscitant ni ma méfiance ni celle de Iago. Après quelques banals échanges, il aborda subitement de graves sujets. Selon lui, cette terre en furie engendrait quantité de malheurs et il était urgent d'entrer en résistance, de changer les consciences, d'écouter l'enseignement d'un certain Ron Hubbard. Agacé je voulus reprendre mon chemin mais, mêlant adroitement douceur et fermeté, liberté des enfants de Dieu et bourrage de crâne, le gaillard m'empêcha presque physiquement de partir. À deux doigts du malaise, je passai en force avec l'aide de Iago sans demander mon reste et m'engouffrai dans Broadway Avenue en direction de l'hôtel. Je sus le lendemain que j'étais passé devant le siège new-yorkais de l'Église de Scientologie. Quelle honte qu'elle ait à ce point pignon sur rue !

Tandis que je me remettais de mes émotions en dévorant un sandwich, un son de saxophone venu de je ne sais où me chatouilla agréablement l'oreille. Je cherchai la source et finis par atteindre une salle où un Big Band interprétait des standards de Charlie Mingus, Thelonius Monk et Charlie Parker. Une sacrée veine ! J'y restai un

bon moment, non sans m'être enquis entre deux morceaux du nom de ce lieu. « *Hey Man !, s'étonna mon voisin, you're in the Iridium jazz-club !* » Depuis, j'y suis retourné plusieurs fois, et ai même entendu le grand trompettiste Freddie Hubbard (non, pas le frère de Ron...).

En sortant je fis quelques pas, traversai l'Avenue, marchai encore un peu puis me ravisai. La balade avait tenu toutes ses promesses, la fatigue pointait le nez et je n'étais plus très sûr de l'endroit où je me trouvais. Je demandai alors à Iago de nous ramener à l'hôtel. Une dernière sueur froide vint perler à mon front quand il me fit pousser la

porte se trouvant juste devant nous. « Non, Iago, hôtel ! » Mais rien n'y fit, il me montra exactement la même porte. Je m'éloignai de cet endroit d'une quinzaine de mètres et tentai une nouvelle fois ma chance : « Iago ! Hô-tel ! » Mais Iago, têtue, me fit refaire les quinze mètres dans l'autre sens. Quelle ne fut pas alors ma stupeur d'entendre mon collègue américain lancer : « *Oh, Mr. Balin ! Did you have a good time in Broadway ?* » J'avais eu tort de ne pas faire plus confiance à Iago qu'à moi-même : quand je lui ai demandé de nous ramener à l'hôtel, nous y étions déjà !

P. 182

ÉTAT D'ESPRIT

Le « vouloir » ne construit pas, car il nous ramène à nos vieux démons, aux schémas qui ont fait faillite, à nos peurs. La pratique quotidienne du bouddhisme m'invite à « agir dans le non-agir », être dans l'écoute, laisser aux diverses énergies ambiantes la possibilité de me construire en fonction de l'état dans lequel je me trouve et des étapes qu'il me reste à franchir. Elle permet aussi d'écarter les manifestations de l'ego et de partir en quête du plus profond de soi. Même si ce chemin est difficile, douloureux et semé d'embûches, demande une vigilance et une discipline de tous les instants, c'est la voie que j'ai choisie pour me trouver en accord avec moi-même, pour trouver ma place, me réaliser, pour être mon vrai moi.

C'est donc aussi un travail de développement personnel, une démarche de psychologie des profondeurs. Mais tout cela ne revient-il pas au même ? Ne trouve-t-on pas mieux les autres quand on s'est trouvé soi-même ? N'aime-t-on et n'estime-t-on pas mieux les autres quand on s'aime et s'estime soi-même ? Ne change-t-on pas mieux le monde en se changeant d'abord soi-même ? N'est-on pas plus fort d'avoir puisé sa force en soi ?

Plus riche d'en avoir extrait ses trésors ?

Plus paisible d'avoir surmonté ses épreuves et dépassé ses souffrances ?

P.302

APPROCHE

Elle s'appelait Valérie. Trente-cinq ans, brune, mince, pétillante, chaleureuse - pour tout dire désirable. C'était l'époque où j'organisais régulièrement de petites fiestas à la maison. Je n'y invitais qu'une vingtaine de personnes, charge à elles d'en amener une vingtaine d'autres. Toutes venaient siroter le cocktail que j'avais savamment concocté, avaler les tranches de rôti et les tartes à la rhubarbe qui garnissaient les tables, se déhancher sur les airs de rumba ou de bossa que mon ami Jean, Juanito devrais-je dire, programmait

avec son sens aigu de l'à-propos. C'est ainsi que je me retrouvais à exécuter des pas de danse plus ou moins maîtrisés, au milieu de convives dont la moitié m'étaient au départ inconnus - dont, ce jour-là, Valérie.

Nous nous plûmes rapidement, et c'est sans grande surprise que l'intro de « Besame mucho » nous mit dans les bras l'un de l'autre, à un moment de la soirée propice aux abandons.

P. 123

PROLONGEMENT

Le chemin du retour me surprit en pleine méditation. Je réalisai que Iago, sans crier gare, était devenu un prolongement de moi-même. Qu'il s'était comme insinué en moi. Lorsqu'il léchait la main de mon voisin, c'est comme si c'était moi. Lorsqu'il se frottait sur son tibia, c'est encore comme si c'était moi. Et lorsqu'il aboyait après un passant, c'est toujours comme si c'était moi. Et si son attitude ne collait pas avec mes pro-

pres sentiments, j'en étais révolté. Comme si l'on m'avait forcé à dire « je t'aime » à un enfoiré, ou à réprimander quelqu'un qui m'avait rendu service. Quelle douche froide ! Jamais je ne me serais douté qu'au-delà de cette nouvelle et formidable autonomie, se cachait une dépendance aussi pénible qu'inattendue.

P. 204